

LA CRISE DE CERVEAU

Aujourd'hui, j'ai eu une petite crise de cerveau... rien de grave... une sorte de lourdeur, l'esprit encombré. J'ai peut-être trop réfléchi hier soir... Pourtant c'est pas mon genre. Ou alors j'ai pensé n'importe quoi, ça doit être ça, oui, c'est plutôt ça... J'ai pensé n'importe quoi n'importe comment... C'est toujours pareil, sur le coup, je m'en rends pas compte, et le lendemain, je suis dans un état ! Je me suis réveillée l'esprit pâteux, les idées fuyantes, la pensée vague... d'un vague lamentable ! Pas fière de moi, j'ai tout de même mis un pied à terre, le deuxième a suivi par automatisme, puis je suis allée me réfléchir, un peu hésitante, dans le miroir de la salle de bain qui lui, sans réfléchir, sans la moindre hésitation, sans penser un instant aux conséquences de sa franchise, sans aucune indulgence, m'a renvoyé brutalement mon regard vitreux et ma mine ahurie. Il faudra que je pense à en changer, celui-ci est impitoyable.

Un peu lâchement je l'avoue, je l'ai retourné pour me changer les idées, puis je me suis lavé la tête pour me rafraîchir le cerveau. Pendant que j'avais la tête penchée dans le lavabo, une saloperie de méchante idée que le mouvement de bascule avait fait remonter à la surface me fit un mal atroce : c'était de ces vilaines idées tout droit venues de la conscience pour vous faire la morale et vous mettre face à ce que vous êtes, le même genre d'idées que celles qu'on trouve

dans les miroirs trop francs, trop soucieux de vérité, trop honnêtes, de ces idées gênantes qui vous collent au cerveau un insupportable sentiment de culpabilité, vous faisant voir en un éclair votre vacuité, votre paresse, votre lâcheté, et mettent en danger votre pauvre amour-propre qui n'a plus qu'à se recroqueviller dans un petit coin en attendant une accalmie.

D'habitude, je parviens rapidement à remettre en place ce genre d'idées rabat-joie : « Là, au fond du cerveau, et pas bouger ! »

Mais aujourd'hui, l'idée était tenace, et j'ai eu beau relever la tête pour la faire redescendre, cette salope s'accrochait à la surface. « Regarde ce que tu es ! » me disait-elle, la garce !

Au bout d'un certain temps, comme elle ne disparaissait pas en dépit de tous mes efforts, je me dis : « C'est elle ou moi ! » Avec ses airs d'avoir raison, elle avait fini par me mettre dans une colère terrible, par me faire sortir de mes gonds ! J'étais hors de moi, oui, véritablement en dehors de moi : puisqu'elle ne voulait pas décamper, je lui cédaï la place. Elle aurait l'air fin bientôt – pensais-je – toute seule, là, dedans moi, pendant que j'étais dehors... Il n'y avait plus qu'à attendre : ce genre d'idée abandonne quand elle n'a plus à qui parler.

J'attendis donc, feignant de l'ignorer, et, comme je l'avais pressenti, plus je faisais la sourde oreille, plus elle faiblissait. Je la laissais ainsi se déliter, s'épuiser, à force de monologuer dans le vide.

Lorsque enfin découragée, la crâneuse reprit sa place, toute ratatinée dans les catacombes de ma pauvre conscience, je repris la mienne et revins à moi.

La sachant cependant toujours tapie dans l'ombre, je n'avais plus qu'à la faire taire encore le plus longtemps possible. Je résolus de ne plus me laver la tête dans les lavabos et de me méfier des miroirs.

Pour l'heure, ma crise de cerveau est passée, et, forte de sa nouvelle victoire, ma vanité naturelle a retrouvé ses aises. Elle a rappelé à mon bon souvenir toutes les bonnes raisons que j'avais de m'aimer, comme d'habitude, je me suis laissée convaincre sans la moindre réticence, ce soir, je m'endormirai l'esprit léger.